



MYSTÉRIEUSE !

[A "UNE PETITE AMIE"]

Votre doux billet, aimable inconnue,
Mélait à ma joie un brin de douleur.
Peut-être vous ai-je un peu reconnue ?...
Mais peut-être non ?... J'ai bien du malheur...

Pourquoi vous cacher ? Cette inquiétude
Allume en mon cœur un ardent désir.
Vous vous dérobez à ma gratitude,
Et vous me gênez un peu mon plaisir.

Si vous m'essiez vu scrutant la missive,
Y cherchant partout le nom désiré ;
Me disant tout bas, et l'âme pensive :
" Cet énigme, qui l'a donc inspiré ?

Quel est ce génie, ange, sphinx ou femme
Qui force mon cœur à le deviner ?...
Ce procédé-là serait presque infâme
S'il n'était charmant... pour me taquiner !

J'ai cherché longtemps, encor je m'escrime,
Dans la chère page, à vous retrouver ;
Si c'est indiscret, chargez-vous du crime,
C'est assez déjà, c'est trop m'éprouver !...

Pourtant j'ai cru voir, à travers le voile,
Un cœur... un minois déjà bien connu...
Quand je le saurai !... Car tout se dévoile...
Je ne l'aurai pas, du moins, méconnu !

Vous m'avez jeté le doute dans l'âme,
Charmante ignorée (?), à vous d'y pourvoir ;
Pour guérir mon mal passez-y la flamme,
Mais, du moins, laissez, laissez-moi vous voir !

Ma pensée à vous demeure attachée ;
—Moi je ne suis pas si mystérieux—
J'admire en vous moins la perle cachée
Que le diamant pur et radieux ! !

Fridt Olsson

LA TÊTE EN BAS

Il paraît qu'on peut mourir de joie. Je ne dis pas non : je ne dis pas oui. N'ayant jamais été en lieu de goûter, même du bout des dents, à ce fruit rare qu'on appelle l'excès de joie, je ne suis pas juge en cette matière. Mais une chose dont je suis positivement certain, c'est qu'on ne meurt pas de rire ; car j'en serais mort cette fois-là !

Cette fois-là, c'était une belle après-midi du commencement de juin. Mon bon ami X*** qui, entre parenthèse, vous un culte soigné à tout ce qui peut flatter le palais, fumait placidement chez moi cette bonne pipée, la pipée par excellence, celle que les fumeurs savourent avec tant d'heur au sortir d'un bon dîner. Nous causions nonchalamment du Madhi, alors dans toute sa gloire, et j'étais précisément en train de donner à cette occasion un bon souvenir aux oignons d'Égypte, lorsque l'ami X***, m'interrompit brusquement, presque brutalement, au beau milieu d'une description fantastique du légendaire oignon, en me posant cette question, d'autant plus faite pour m'intriguer qu'elle était plus vague :

—Sais-tu une chose, mon cher ?

—Parbleu, répondis-je en souriant, je crois bien si je la sais, ta chose.

—Et bien non, répliqua-t-il d'un ton sérieux, en faisant rouler dans leur orbite respectif, ses deux bons et naïfs gros yeux ; h bien non, tu ne la sais pas cette chose et je suis précisément venu chez toi pour te l'apprendre et en même temps te demander conseil.

—Ah ! diable, fis-je, sur le coup de la surprise que me causa cette solennelle entrée en matière,

Et j'allais demander une explication, lorsque l'ami X me coupant la parole sur le bout de la langue et me regardant de ce regard fixe qui commande le silence et l'attention, reprit sur la même note grave :

—Oui, je joue décidément de malheur. Ma couche-chaude, cette chère couche-chaude que j'avais préparée avec tant de sollicitude, ma couche-chaude boude et boude si bien, qu'il est fort douteux que je puisse en tirer même un pied présentable de laitue. C'est déjà assez vexant, n'est-ce pas ? Et bien, il m'arrive quelque chose de plus tarabustant que cela encore, et tu vas juger si j'ai raison de faire du mauvais sang. Tu sais que je raffole de la rhubarbe, cette excellente plante dont on fait de si succulentes confitures et de si délicieuses *poudings*. Tu sais, encore, que j'ai fait venir à grands frais, ce printemps, une racine d'une variété très recommandée de rhubarbe, que je l'ai reçue en bon ordre, que je l'ai douillettement installée provisoirement dans un grand pot à bouquets, en attendant l'heure de la planter à demeure dans mon jardin. Mais ce que tu ignores, ce sont les singulières allures de mon plant étranger. Plus je le dorlote, plus il s'obstine à ne pas faire de tige. Il y a aujourd'hui deux fois quinze jours comptés que je le tiens aux petits soins, et pas la plus petite feuille en vue ! Elle a vie, pourtant, cette satanée racine, et une vie robuste encore ; à preuve, le phénoménal travail souterrain auquel elle se livre. Figure-toi que, tous les matins, je trouve en dehors du vase une bonne jointée de terre. C'est à faire croire que, s'embêtant là dedans, elle veut jeter de dépit par dessus bord tout l'excellent terreau dans lequel je l'ai complètement enfouie. Tu as l'air de croire que je t'en colle une ? Et bien, viens voir.

Et, se levant brusquement, l'ami X*** enfila prestement les portes, me traînant grand train à sa remorque.

La scène représente une proprette chambrette de mansarde. C'est le jardin des plantes de mon ami X***. Pas de sièges, pas de meubles. Pourtant oui, un meuble sur la tablette de l'unique fenêtre : c'est le fameux pot qui sert d'hôtel temporaire à la non moins fameuse racine de rhubarbe.

L'ami X*** n'avait exagéré en rien. Pas l'ombre d'une feuille à l'horizon ; mais, par contre, sur la tablette et faisant cercle au pied du vase, un remblai de terreau tout fraîchement éboulé.

Les deux poings campés sur les hanches, mon ami X*** me consultait anxieusement d'un regard inquisiteur.

Je me préparais à faire une fouille pour arriver à pénétrer le secret de ce singulier caprice de végétation, lorsque mon ami X***, m'attrapant le bras au vol, me dit d'un ton impératif :

—Ah ! par exemple, ne touche à rien ; tu vas achever de tout gâter.

—Allons, lui dis-je, un peu interloqué, voilà qui est drôle. Tu m'appelles en consultation et tu ne veux pas même me laisser le loisir de faire un tout petit bout de diagnostic. Tu dois comprendre qu'il faut nécessairement voir ce qui se passe là-dessous. Autrement, pas moyen de percer le mystère.

Un doute désopilant me survint sur l'entrefaite et me tournant vers l'ami X***.

—Dis-donc ; as-tu déjà planté des racines de rhubarbe ?

—Non ; mais j'espère que tu ne me feras pas l'injure de supposer que je puis avoir pris la tête pour la racine.

—Qui sait !

Et sur ce, plongeant la main dans les profondeurs du vase, par un mouvement lesté que mon ami n'eût pas le temps d'empêcher, je saisis la racine, la tirai de son moelleux lit de terreau, et...

Tableau ! ah ! oui, tableau !...

Mon ami X*** est là, littéralement pétrifié, et moi, je me tords de rire, de ce rire qui vous empoigne jusqu'aux côtés et qui vous donne une commotion dans tout le système.

Et il y avait de quoi momifier mon ami X*** et me faire agoniser de rire.

A l'extrémité inférieure de l'excentrique racine s'épanouissait un gros panache de feuillet, ayant

cette couleur jaune pâle qui, chez les légumes—feuille, indique l'emprisonnement ou l'emmaillement.

L'ami X*** avait tout simplement planté son pied de rhubarbe la tête en bas, et les feuilles, en se développant graduellement au fin fond du vase avaient soulevé le terreau et produit ces mystérieux dégâts qui l'avaient tant épaté.

Remis, séance tenante, par ma main libératrice, dans sa position normale, le pied de rhubarbe a prospéré, prospéré, prospéré, je connais le coin du jardin où il trône et lorsque le diable bleu vient frapper à ma porte, c'est sous ses larges pétioles que je vais chercher refuge. Et, de ce pèlerinage, je reviens toujours avec une gaieté folle, écho de la scène du jardin des plantes de mon ami X***.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, les murs ayant parlé, mon ami X*** n'enleva pas cette année-là, dans son arrondissement, le prix d'horticulture pratique.

CLAUDE CÉLÉRI.

Revue Champenoise.

Pour copie conforme :

Eug. Renault

LA FÊTE DES ROIS

Voici la fête des Rois. Saluons-la avec reconnaissance et avec joie, car elle vient égayer les longues soirées d'hiver. Elle est en effet, durant tout le mois de janvier, le prétexte de petites réunions intimes, de soirées de famille où l'on s'amuse, et où l'on s'amuse franchement.

—Si nous allions, ce soir, chez les Espèce manger un gâteau de roi, dit Mme Lenoir à son mari.

La proposition est acceptée. On achète un gâteau chez le pâtissier du voisinage, on saute dans une voiture et on arrive faire une bonne surprise aux amis.

Dans le salon, devant un bon feu, les messieurs causent politique ou affaires, les dames parlent chiffons, les jeunes gens jouent aux jeux soi-disant innocents. Dix heures sonnent. On sert le gâteau. Chaque convive prend, non sans une certaine méfiance, le morceau que lui offre la maîtresse de maison. On regarde, on examine, avec une sournoise attention ; on palpe sa portion de gâteau pour tâcher de deviner si l'on sera le roi ou la reine de la soirée. Enfin il faut bien se décider à y mordre.

—C'est moi ! s'écrie tout à coup un convive qui a senti la fève sous sa dent.

Et les amis de rire de l'attitude souvent fort embarrassée de ce roi qui n'est pas toujours le roi du hasard. On choisit sa reine, et comme il est d'usage que le roi fête son avènement au trône et le paye d'un nouveau gâteau, on se donne rendez-vous pour la semaine suivante et on recommence cette petite réjouissance.

Il est minuit ; la soirée est passée et agréablement passée : deux motifs suffisants pour justifier le succès et la popularité de la fête des Rois.

* *

Chateaubriand a décrit d'une façon fort touchante un repas de jour des Rois.

" Les fronts respiraient la gaieté, dit-il ; les cœurs étaient épanouis, la table du festin était merveilleusement décorée. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soucis ni larmes ; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent, une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que la plainte de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de la couronne ; les mères souriaient et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine."

Ce jour-là, une part du gâteau et du festin est